

PREMIER PRIX : Hannah Kreger pour sa critique du film POUR LUI

Pour lui, ou « Halt auf freier Strecke » est un film allemand de 2011 réalisé par Andreas Dresen, ressorti en salles cette année à l'occasion du festival Augenblick. Il avait remporté lors de sa première sortie le Prix Un Certain Regard au festival de Cannes de 2011. L'intrigue de Pour Lui tourne autour de Frank Lange, père de famille victime d'une tumeur au cerveau. Le spectateur assiste ainsi pendant presque deux heures à la déchéance d'un homme sur une période de seulement quelques mois, qui semblent pourtant au spectateur durer une éternité.

Le film s'ouvre sur une scène d'intimité extrême comme Dresen sait les faire, comme en témoignent Grill Point et Septième Ciel. Dans un étroit bureau de docteur, un homme et sa femme sont assis, mortifiés, en face d'un professionnel affichant un air grave. Une scène qui est reconnaissable à tous, mais pourtant étrangement différente, car cette introduction n'est semblable à aucune autre de toute l'Histoire expérimentale du cinéma. L'absence totale de musique ajoutée, les toussotements et grincements de chaise authentiques d'un moment délicat à passer sont bien présents pour nous prendre au dépourvu, et nous avaler. Dans la salle de cinéma, pas un bruit. L'audience n'est plus, le grand écran règne. La longue scène pénible n'est pour rien au monde ennuyante, car tous les spectateurs peuvent se concentrer à leur guise sur les multiples détails parfois imprévus et insoupçonnés par le réalisateur, qui font de cet incipit un supplice passionnant. Dans les yeux de l'épouse de Frank, Simone, les larmes naissent sans que l'actrice ne les y pousse. Nous faisons ici la rencontre de nos protagonistes, chacun condamné à leur propre souffrance.

Le titre français semble être un choix étrange, un raccourci facile de toutes les implications de son original. « Halt auf freier Strecke ». Arrêt en pleine voie. Arrêt en pleine course. Cette image, qui s'étire en réalité bel et bien sur toute la longueur du film, est concrétisée par le métier de Simone, conductrice de tram. On la voit au beau milieu du film s'arrêter sur les rails, sortir du véhicule et manuellement enclencher elle-même le système pour changer de direction, et tout recommencer. Chose à laquelle elle devra faire face après la mort inévitable de son mari, qui n'est au terme de sa maladie plus que l'ombre de lui-même. Durant tout le film, une question plane, étouffant le spectateur et les personnages de sa lourdeur : et maintenant, que faire ?

La chute du personnage est montrée de manière remarquable, par son explicité

bouleversante. Les acteurs sont tellement excellents qu'on les oublie, obnubilé par la réelle catastrophe se déroulant sous nos yeux. Le grand écran se mue en tortionnaire, beaucoup préfèrent y échapper et sortent de la salle. Arrêt en plein film.

Frank Lange est d'abord confronté à la perspective de la perte de sa virilité, lorsqu'il se voit incapable d'assembler les pièces pour construire un lit pour son fils. Il crie, tempête. L'audience désapprouve, mais reste gênée. La difficulté de ce film est éprouvée par le spectateur grâce à sa prise de conscience, en voyant l'impuissance des personnages, qu'il ne pourrait faire mieux. Nous sommes enfermés dans la folie de cette famille, qui s'intensifie au fur et à mesure de la mutation de la maladie de Frank. Le spectateur finit par se retrouver enfermé avec le personnage brisé dans sa maison, aucun des deux ne pouvant s'en extraire. Le dispositif de « video diary » est intéressant, car cela permet d'élargir notre perception du point de vue de Frank. De plus, cette façon amateur de filmer les personnages de tellement près nous rapproche d'eux, et accentue l'impression que nous partageons le quotidien de cette famille. La reprise à la guitare de « Love and Mercy » de Brian Wilson par le protagoniste est émouvante, et nous permet également de nous identifier à lui. A l'exception de ces moments « filmés » par Frank, l'image est propre sans être trop lisse, pour éviter de nous donner l'impression de plonger dans un autre univers. Non, Andreas Dresen est là pour nous montrer la difficulté de la vie, et il y parviendra. Les quelques notes d'humour que nous retrouvons par-ci par-là rendent également l'histoire réaliste et accessible. L'absurdité de la visite aux pompes funèbres, où Frank est refusé son vœu de diffuser un album entier de hard-rock pour son enterrement, nous fait légèrement ricaner, et permet de nous libérer quelque peu de la pression engendrée par le visionnage du film. Mais évidemment, la phrase qui marque les esprits est la toute dernière, prononcée par la fille de Frank après sa mort. Dans la chambre d'hôpital, l'adolescente sportive se retourne soudain vers sa mère, et dit « je dois aller à l'entraînement ». Une phrase surprenant qui nous renvoie à la conséquence suggérée par le titre allemand, et à la réalité. Et maintenant, que faire ? Se remettre en marche, et tout recommencer.

En conclusion, Andreas Dresen fait une nouvelle fois un portrait brillant des revers de l'existence, et nous bouleverse à travers des techniques d'immersion aux allures simples, mais parfaitement maîtrisées. Il en résulte un film extrêmement fort, ressenti par tous comme un coup de poing dans le ventre.